NOTICE

SUR

M. BLACHE

LUE A LA SOCIÉTÉ MÉDICALE DES HOPITAUX

(séance du 27 octobre)

PAR

M. MAINGAULT

Membre titulaire.

Messieurs,

Notre très-honoré président vous a fait part, dans la dernière séance, en quelques paroles d'un langage élevé, du vide qui venait de se produire dans nos rangs, de la perte si grande que nous avons éprouvée, de la mort de M. Blache, l'un des membres fondateurs de la Société.

M. Blache était médecin honoraire de l'hôpital des Enfants, membre et ancien président de l'Académie de médecine, commandeur de la Légion d'honneur; sa réputation médicale était plus qu'Européenne, sa clientèle considérable.

Aussi, une foule nombreuse, pleine de tristesse et de recueillement, entourait-elle le char funèbre : collègues, confrères, élèves, amis et clients, le deuil dans le cœur, s'étaient réunis pour lui rendre les derniers devoirs; femmes, mères, les larmes aux yeux, priaient pour celui qui avait soigné ou sauvé un être chéri ; mais aucune décoration n'ornait son cercueil, aucune pompe, aucune députation, aucun discours sur sa tombe, telle avait été la volonté formelle du mourant. C'est que, chez M. Blache, une extrême simplicité, une modestie vraie, ajoutaient un charme de plus à son mérite incontesté, à toutes les qualités du cœur et de l'esprit.

Mais si grande que fût son abnégation, si absolu que fût l'oubli de soi-même, il ne pouvait nous défendre, à nous qui le pleurons, de donner dans les Sociétés savantes dont il faisait partie, un dernier souvenir, une dernière preuve d'affection et de respect au médecin éminent, au collègue vénéré, à l'homme de bien.

C'est un honneur pour moi, messieurs, d'être l'interprète de la Société dans cette circonstance si douloureuse, mais c'est aussi un devoir pieux que je remplis, une dette de reconnaissance dont je m'acquitte, en offrant un suprême hommage à la mémoire de l'ami si vénéré auquel j'étais étroitement uni depuis de longues années par une affection toute filiale.

Il y a peu de temps encore, M. Blache assistait à nos séances, heureux, disait-il, de se retrouver et de se retremper au milieu de ses jeunes confrères; il savait bien, ce maître si excellent, qu'il comptait parmi vous autant d'amis que de collègues.

Il me semble encore le voir entrant dans cette enceinte. M. Blache avait soixante-treize ans, et cependant ce n'est pas un vieillard qui s'avance, sa démarche est toujours ferme, presque jeune, sa taille est droite.

Les années ont donné à sa physionomie, sans l'alourdir, je ne sais quelle calme sérénité.

Sa tête est belle avec ce front saillant, large, bien développé, ses traits si fins, son regard doux, mais vif et pénétrant.

Un sourire plein de charme et de bienveillance illumine son visage comme un beau soleil d'automne qui rappelle encore les jours d'été ; la figure de M. Blache est bien l'image de son âme noble, franche, expansive. Sa bouche ne s'ouvrira que pour adresser à chacun de ceux qui se pressent autour de lui une parole aimable, gracieuse, amicale. — S'il parle dans la discussion, c'est pour exprimer, d'une voix forte, bien timbrée, dans une forme claire et concise, une pensée nette bien définie.

Tel nous l'avons vu au milieu de nous, tel il était dans sa nombreuse clientèle. L'accueil que chacun de nous lui faisait, il le recevait de chacun de ses clients.

Pour les enfants, ce n'était pas le médecin, cet être si redouté du jeune âge : c'était l'ami indulgent, gai, patient, qui les magnétisait doucement par le charme de sa figure, de sa voix et de ses manières. C'était M. Blache, et comme ils l'aimaient !

A son entrée dans la chambre d'un malade, il répandait autour de lui comme un parfum de bonté. Il prenait si vivement part aux douleurs de ceux qu'il soignait !— Nerveux, sensible, impressionnable, il souffrait leurs souffrances, et sa parole compatissante, sympathique, était un

baume qui les soulageait et soutenait le courage du patient et de son entourage.

Medicus piè mendax, disait-il souvent, et avec quel art, avec quel soin il dissimulait ses craintes et son anxiété !

Ubi vita ibi spes était aussi un de ses aphorismes favoris, aphorisme d'une application incessante dans la médecine des enfants, et l'espoir qu'il conservait jusqu'au dernier moment aidait chacun à supporter plus facilement les phases souvent si cruelles des maladies. Lorsque la terminaison devait être fatale, loin de se lasser ou de se décourager, il savait alors encore varier à l'infini toutes les ressources de son art. — Ce n'était, à coup sûr, pas à M. Blache que faisait allusion le malade dont parle Chomel, et qui disait à son médecin : « Vous ne me guérissez pas, vous ne me soulagez pas, vous ne me consolez pas. » A l'exemple de Sydenham, M. Blache soignait ses clients comme il aurait voulu être soigné lui-même. Il me semble encore l'entendre : « Ils sont si malheureux de souffrir, il faut au moins leur rendre la médecine aussi agréable qu'il est possible de le faire. »

Chez M. Blache, messieurs, si toutes les qualités du cœur se trouvaient réunies, sa bonté extrême n'allait pas jusqu'à la faiblesse. — S'il pardonnait à ceux qui avaient pu l'offenser et si même son âme compatissante poussait l'oubli des injures jusqu'à rendre le bien pour le mal, d'un caractère vif, énergique, il avait trop de vigueur morale, trop de fierté, pour supporter la moindre atteinte à sa dignité.

Appelé comme médecin dans toutes les classes de la société, depuis les plus humbles jusqu'aux plus élevées, honoré de la confiance de la famille Royale de France, par la noblesse et l'élévation de son caractère, il sut n'inspirer à tous ses clients qu'affection et respect.

Ce qu'il fut pour ses élèves, eux seuls peuvent le dire : plusieurs d'entre eux lui doivent fortune et bonheur ; tous trouvèrent toujours en lui un appui solide, un guide précieux, un ami sûr et dévoué.

La carrière médicale de M. Blache fut brillante et longue, elle ne se termina qu'avec sa vie.

Fils d'un médecin des plus considérés de Senlis, il fut élevé dans l'estime et le respect de la profession de son père. Bien préparé par de fortes études littéraires, il commença l'étude de la médecine. Successivement externe des hôpitaux en 1818, interne de première classe en 1819, il fut reçu docteur en 1824. Sa thèse inaugurale intitulée : RECHERCHES SUR UNE PRODUCTION PARTICULIÈRE DE LA MEMBRANE MUQUEUSE QUI SE MANIFESTE DANS LES DERNIERS TEMPS DES MALADIES CHRONIQUES, est fort intéressante.

Peu après, il devint le gendre de Guersant, le beau-frère de Paul Guersant, qui l'a précédé de si peu dans la tombe. Dans sa nouvelle

famille, comme dans la sienne propre, les traditions de l'honorabilité et du travail étaient héréditaires.

Dès lors, M. Blache avait trouvé sa voie, il se consacra spécialement, mais non exclusivement à la médecine de l'enfance, pour laquelle il était si merveilleusement doué. Il devait se faire un nom considérable dans cette branche si importante et si intéressante de notre art.

En 1831, M. Blache est nommé médecin des hôpitaux au premier concours, et il débute dans cette longue carrière hospitalière, qu'il remplira pendant trente-cinq ans, toujours avec les mêmes soins, quelque étendue que soit sa pratique privée.

Après avoir passé par l'hospice des Incurables, l'hôpital Cochin, il devient, en 1845, médecin de l'hôpital des Enfants. Il est enfin sur son vrai terrain. C'est là surtout que M. Blache pourra développer dans son enseignement clinique les facultés si précieuses dont il est doué, et affermir sa réputation déjà si belle, de praticien consommé.

Élevé à l'école de son maître Guersant, avec quel art il examine et il apprend à ses élèves à examiner ces petits malades, dont l'approche seule est souvent si difficile!

Comme il sait deviner leurs souffrances!

Avec quelle rapidité, avec quelle netteté il établit son diagnostic!

Profondément versé dans l'étude de la pathologie infantile, avec quelle habileté il sait instituer, modifier, varier son traitement! Tantôt laissant la maladie s'user d'elle-même, il se contente de la diriger doucement, d'en surveiller attentivement les phases. Toujours prêt à combattre les symptômes graves, les complications qui peuvent survenir et dont il reconnaît l'imminence d'un œil sagace; tantôt, au contraire, quel que soit l'âge de l'enfant, avec quelle énergie, je dirais même avec quelle audacieuse témérité, si ce n'était le résultat d'un jugement sûr, il lutte dès le début, contre une de ces affections sur-aiguës à marche irrégulière, foudroyante!

Comme il saisit rapidement l'indication qui se présente, et l'occasion propice pour agir!

Avec quelle science profonde il emploie toutes les ressources de la thérapeutique! et dans ses mains les ressources sont infinies.

M. Blache est bien le médecin des enfants par excellence; il possède à un haut degré ce que les personnes étrangères à notre art appellent le coup d'œil médical, c'est à-dire cet ensemble de qualités précieuses qui n'est l'apanage que de certaines natures privilégiées : une intelligence élevée, un jugement droit et prompt, un esprit observateur et sagace, des sens délicats et exercés.

La clientèle de M. Blache était devenue de plus en plus considérable. Il avait été nommé médecin du comte de Paris, poste enviable, envié,

auquel les suffrages de ses confrères le désignaient d'avance. La famille médicale presque tout entière lui donnait sa confiance ; il devint le consultant adopté par la majorité des médecins, pour les maladies des enfants. — Sa grande notoriété, une honorabilité parfaite, une grande aménité justifiaient ce choix.

Son affabilité, sa cordiale confraternité rehaussaient singulièrement le mérite du médecin éminent.

Combien il était heureux de donner son concours loyal, l'appui de son autorité à un confrère, dans ces circonstances où la confiance des malades en leur médecin est ébranlée par la longue durée des souffrances ou l'inefficacité des remèdes !

Avec quelle bonté il soutenait les faibles ! Avec quelle discrète réserve, avec quelle circonspection il savait remettre les égarés dans une voie meilleure ! — Avec quel dévouement il soignait nos enfants, et comme nous le bénissions quand, après une nuit d'angoisse, il venait nous rassurer ; quand, nous prenant les mains dans une douce étreinte, il nous disait tout joyeux: Ce ne sera rien !

L'Académie de médecine, en 1855, l'admit dans son sein, et en 1865 ses collègues le choisissaient pour leur président à l'unanimité, lui donnant ainsi un beau et touchant témoignage de leur haute estime.

Entraîné par les impressions et l'élan du cœur, je me suis laissé aller à parler trop longuement, si c'est possible, de la vie active de M. Blache ; je veux pourtant vous dire quelques mots de sa fin si touchante, aussi serai-je bref sur ses travaux scientifiques, qui mériteraient cependant un long examen, et dont je me contenterai de faire une revue rapide.

Les écrits de M. Blache sont nombreux, depuis sa thèse inaugurale SUR LE MUGUET DANS LES AFFECTIONS CHRONIQUES, jusqu'à son mémoire SUR LE TRAITEMENT DE LA CHORÉE PAR LA GYMNASTIQUE, mémoire qu'il lut à l'Académie de médecine lorsqu'il posa sa candidature.

En 1832, M. Blache publia un travail remarquable, le plus complet qui aït été fait, SUR LA COQUELUCHE, SES INDICATIONS THÉRAPEUTIQUES, SA GRAVITÉ CHEZ LES JEUNES ENFANTS, et auquel la Société de médecine de Lyon décerna un prix.

Plus tard, un des collaborateurs les plus actifs du Dictionnaire en 30 volumes, il publia dans cet important recueil un nombre considérable d'articles, tantôt seul, tantôt avec ses maîtres Chomel, Guersant ; articles qui sont chacun un traité complet de l'affection dont ils traitent : croup, muguet, gangrène de la bouche, etc.

Il est à regretter que ces travaux épars n'aient pas été réunis ; ils eussent été pour les élèves et les médecins un haut et précieux enseignement de la pathologie infantile.

Les écrits de M. Blache, mémoires, articles du Dictionnaire, rapports à l'Académie, consultations, tous, quels qu'ils soient, sont remarquables par un style véritablement scientifique, élevé sans recherche et d'une grande pureté, tous dénotent un écrivain justement ami de la forme, un esprit médical sévère, et sont bien l'œuvre d'un maître.

Jusqu'à ses derniers moments, M. Blache a conservé toute la verdeur de son esprit, presque toute sa vigueur physique. — Nature énergique, il réagit contre la douleur et la maladie, et cependant combien ses dernières années sont cruelles ! Il perd d'abord son fils aîné victime de son dévouement, et dans lequel il espérait se survivre à lui-même; puis, presque au même âge auquel le premier lui a été enlevé, le deuxième lui est ravi à son tour. — La maladie et la souffrance l'enlacent dans leurs étreintes.

Depuis six ans, des hématuries rebelles à tout traitement auraient dû l'épuiser; mais, que le mal cède momentanément, aussitôt M. Blache oublie ses angoisses, sa constitution vigoureuse reprend le dessus.

Avec quelle verve il raille ses misères physiques, arrachant le rire à ceux mêmes qui l'aiment le plus tendrement.

Dans la vieillesse, le plus ordinairement, sous des coups répétés, la sensibilité s'émousse, mais M. Blache avait conservé, dans un âge avancé, toute la jeunesse, toute la fraîcheur des sentiments. — Patriote dans la grande et belle acception du mot, il avait été profondément et cruellement affecté par nos premiers désastres. Homme du devoir par excellence, il voulut, à l'exemple de son ami si regretté Danyau, rester à Paris, lorsque l'ennemi s'approcha de nos murs. — Ni les dangers qu'on pouvait courir, ni les privations à endurer, rien ne put le décider à se séparer des siens, et cependant la maladie faisait des progrès, il se sentait profondément et mortellement atteint.

Au mois d'avril, cependant, il se détermina à aller chercher à Senlis, dans l'air natal, du calme et un soulagement à ses douleurs. Sous l'influence d'une hygiène meilleure sa santé s'améliora, et nous espérions, illusion cruelle ! le conserver encore longtemps lorsqu'il partit pour les eaux de Royat. Là les accidents si graves, assoupis momentanément, reparurent avec une grande violence.

Il revint à Paris, mais à partir de cette époque, des douleurs atroces presque continuelles commencèrent à l'épuiser, et bientôt la fièvre acheva de miner cette constitution si robuste.

Les soins si empressés, si dévoués, si affectueux de MM. Nélaton et Dolbeau purent apporter quelque soulagement momentané, mais la maladie marchait impitoyable; une terminaison fatale n'était plus douteuse. — Une opération seule pouvait peut-être encore, on l'espérait, soulager notre pauvre patient. Prévenu, il s'y soumit avec courage. Mais

lorsqu'un examen approfondi eût démontré l'impossibilité d'avoir recours à cette dernière ressource, M. Blache ne se fit aucune illusion ; il sentit que sa fin était proche. Avant de quitter les siens, il prit toutes ses dispositions avec un calme admirable. — Sincèrement religieux, il vit sans crainte la mort approcher. Il supporta, lui si nerveux, avec un courage inouï, des douleurs cruelles, sans pousser une plainte ; entouré des siens, il fut fort devant leur affliction ; sa sérénité fut inaltérable ; par de douces et bonnes paroles, il donnait du courage à chacun ; puis, lorsque la faiblesse augmentant, la voix expira sur ses lèvres, son regard si expressif, des serrements de main, montraient encore que sa pensée était avec ceux qu'il aimait si tendrement.

Jusqu'au dernier moment, il conserva toute son intelligence. Enfin, *le* 18 *septembre*, à *sept heures*, sa belle âme s'envola, et M. Blache rendit le dernier soupir, entouré d'une épouse, d'une fille, d'enfants adorés et éplorés, dans les bras de son fils, M. le docteur Réné Blache, digne héritier d'un beau nom, digne fils d'un tel père.

Une belle et noble vie venait de se terminer !

Heureux celui qui, ayant rempli grandement sa carrière, lègue aux siens pour héritage une mémoire justement honorée, à ses amis la douleur d'une affection brisée, à chacun l'exemple d'une vie sans tache ! Combien peu quittent cette terre ne laissant après eux que regrets et tristesse, comme notre bien-aimé maître M. Blache !

Son nom restera célèbre dans les annales de la médecine, son souvenir vivra dans nos cœurs.

Paris. — Imprimerie de E. Martinet, rue Mignon, 2.